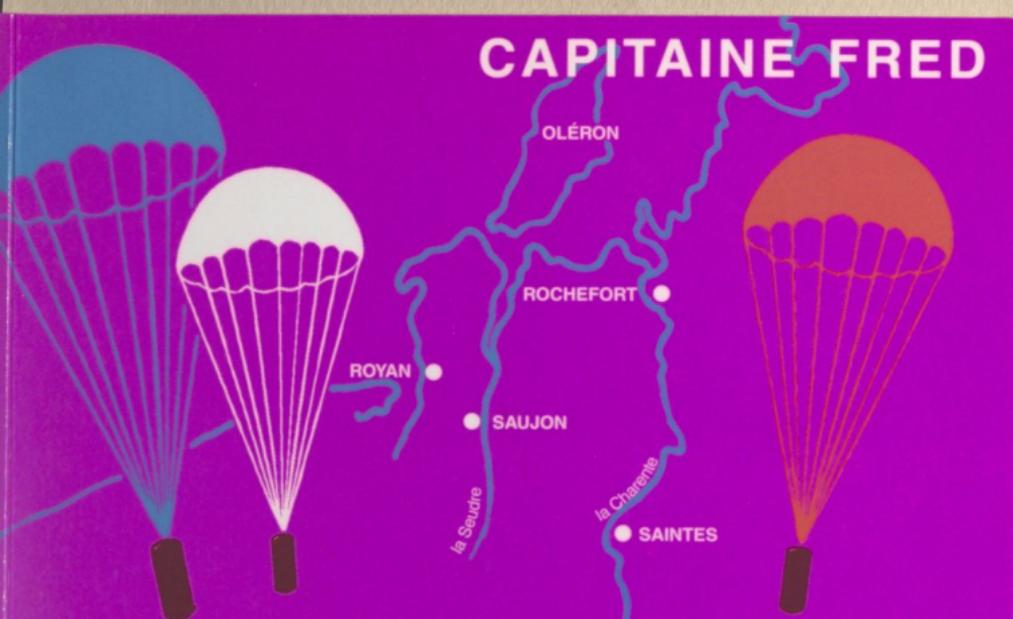
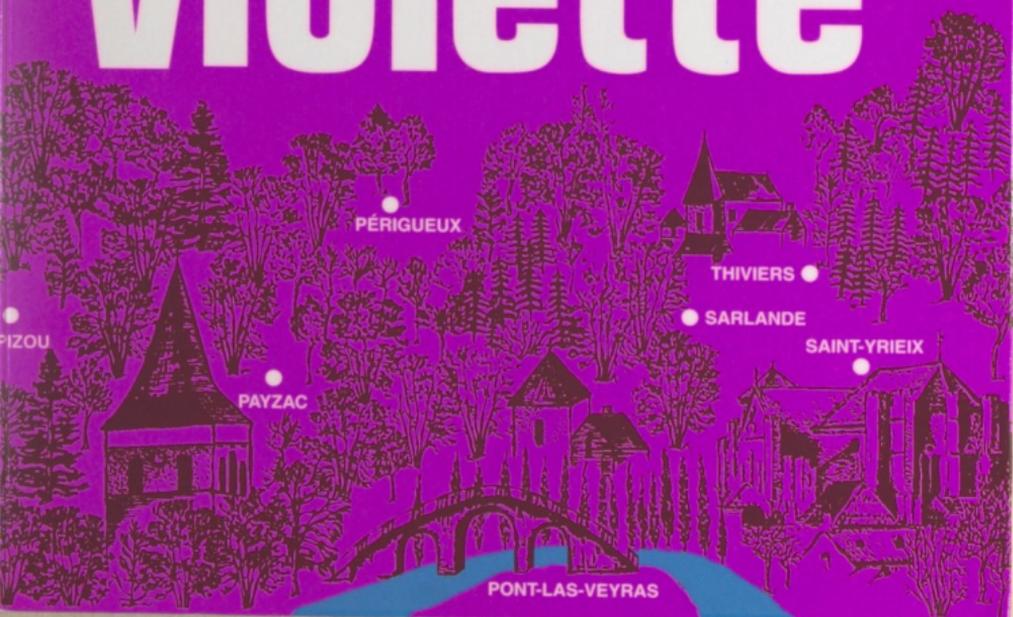


CAPITAINE FRED



bataillon violette





Alfred DUTHEILLET de LAMOTHE est né en 1904. Après ses études de Sciences Po et de Droit, il se fait inscrire au Barreau de Paris, où il perce dès les premières années, grâce aux importantes affaires d'Assises qu'il plaide, et qui le mettent en vedette.

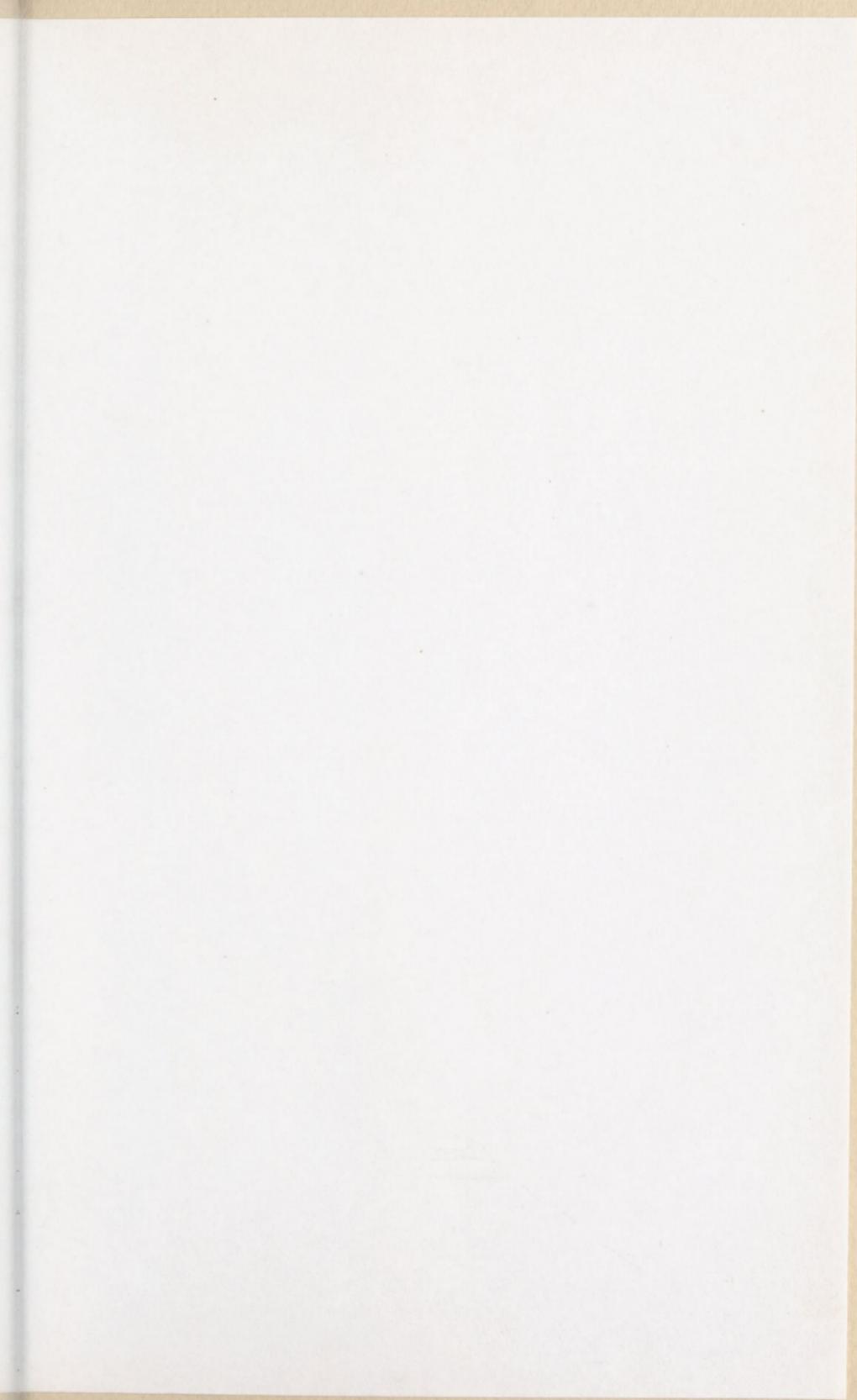
Il participe à la campagne 1939-1940 comme Lieutenant. Après la débâcle, il se retire à Saint-Yrieix, et se consacre à l'agriculture.

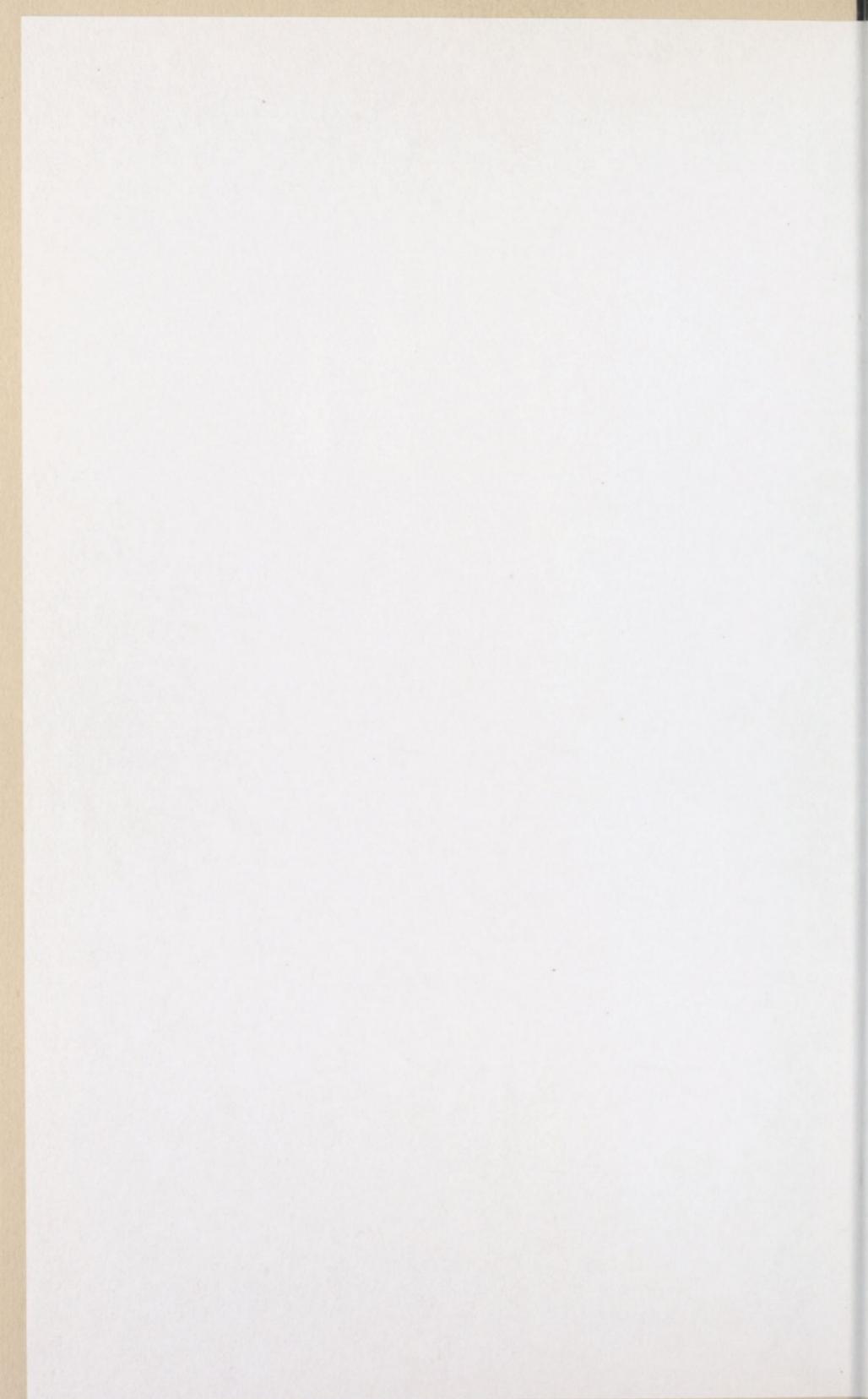
Adhérent au mouvement « Combat » dès 1942 il recrute pour l'A.S. : son nom de guerre est « LOLO ».

En mai 1944, il échappe à la milice qui cerne son domicile et il gagne le Maquis. Avec le Groupement « Froment-Véni » et sous le nom de « FRÉDÉRIC », il organise les parachutages dans la région de Châlus, puis rejoint « VIOLETTE » et crée une Section Spéciale de Sabotage (S.S.S.) au sein de son Bataillon.

Il s'appellera dorénavant « FRED » et prendra part à tous les combats qu'il raconte : Périgueux, Le Pizou, Angoulême, Saintes, Royan, île d'Oléron.

La Brigade « Rac » ayant repris, en décembre 1944, l'écusson du 50^e R.I. (Régiment de Périgueux), le Bataillon Violette devient le III/50^e à compter du 1^{er} janvier 1945.





Du même auteur
avec la collaboration du Capitaine ROL

La Brigade Rac

© Capitaine FRED - 1975

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

42325653

Capitaine FRED

Bataillon Violette

1975

IMPRIMERIE FABREGUE
SAINT-YRIEIX
(Haute-Vienne)

80

B1

DLE-20101125-61008
2010-281676

CAPITAIN FRED

Bataillon Violette

1917

THE NATIONAL ARCHIVES

2007-2017

100-100000



Avant-propos

Les deux premières éditions de ce livre en 1975 et 1981 ayant été épuisées très rapidement, les enfants et petits enfants de l'auteur ont décidé de lancer une nouvelle édition de 1 000 exemplaires à la mémoire de

**Alfred (Capitaine FRED)
et Madeleine DUTHEILLET de LAMOTHE**

Alfred DUTHEILLET de LAMOTHE a consacré la fin de sa vie à écrire l'histoire vécue du maquis dans le Bataillon Violette, la Brigade Rac et l'Affaire de Saintes.

Il a aussi écrit Les Mémoires du Marronnier d'Inde qui retrace l'histoire de la famille DUTHEILLET de LAMOTHE.

C'est dans la maison de SAINT-YRIEIX, dont nous avons dû nous séparer à contre-cœur, que ce livre a vu le jour. Dans son bureau, ou dans la salle à manger, entre minuit et 4 heures du matin, Alfred DUTHEILLET de LAMOTHE se relevait, inspiré et tranquille dans le calme de la nuit. Il écrivait l'histoire de sa vie dans le maquis avec ses compagnons d'armes, retraçant les moments forts, rappelant les actions historiques des uns et des autres, remémorant les choix parfois difficiles qui ont été faits, en toute conscience, pour la bonne cause. Le lendemain, pendant qu'il était aux champs, c'est sa femme, Madeleine, qui déchiffrait et tapait à la machine sur sa Remington portative les écrits de la nuit...

Cette nouvelle édition pour que l'histoire et la mémoire demeurent, pour faire revivre et continuer la mission que nos parents et grands-parents avaient commencée avec les premières éditions : prolonger le souvenir de ceux qui n'ont pas accepté la défaite et qui ont agi jusqu'à donner leur vie pour défendre la Liberté et défendre la France.

Nous avons choisi de rééditer ce livre car, à nos yeux, c'est le meilleur et le plus vivant de la trilogie, l'histoire du maquis vécue et narrée par l'auteur en prise directe sur l'action. Les autres œuvres sont davantage issues d'un travail de recherche et de documentation ce qui dilue un peu l'énergie de l'action dans le souci du détail historique.

Cette édition est en tout point identique à la première. Nous n'avons pas souhaité la modifier afin de respecter les choix de l'auteur et du comité de lecture composé de VIOLETTE, SARLANDIE et MARIE-ANTOINETTE ainsi que de tous ceux qui ont participé à la première édition, préfacée comme celle-ci, par VIOLETTE.

De la même façon, le bénéfice des ventes ira, tout comme le produit des éditions précédentes, à l'entretien des monuments élevés par le Bataillon Violette à ses morts. C'était là le vœu de FRED.

Préface

Trente ans après, j'ai rassemblé mes notes et les documents que j'avais conservés.

J'ai écrit ce livre pour mes camarades.

Il est destiné à ranimer le souvenir de ceux qui sont tombés et à raviver la flamme des survivants.

There are many fine specimens of the
of the same kind.

It is found in the same place.

It is found in the same place.
It is found in the same place.

Préface

Merci, mon cher Fred, d'avoir sorti des oubliettes tous les souvenirs du BATAILLON VIOLETTE. Vous les avez fait revivre avec une grande intensité dans ce magnifique livre qui sera bientôt livré à nos anciens compagnons d'armes et aux générations qui montent.

Je ne suis pas surpris de retrouver, sous la plume alerte qui vous est familière, le jaillissement des souvenirs du passé, ordonnés, étiquetés, clairs, limpides, comme pour une revue de détail.

Vous avez su, mieux que personne, parce que vous en avez le talent, mais aussi parce que vous étiez des nôtres, peindre la fresque difficile de notre vie de Maquisards.

A vous lire, tout m'est revenu en mémoire : les lieux, quelquefois les faits que le temps avait effacés. Ils ont surgi à nouveau, vivants et puissants, crevant l'oubli où les années les avaient enfouis.

J'ai revécu tous les grands moments de ce BATAILLON, né dans les bois de notre région, et qui, après beaucoup de combats et d'aventures, est enfin arrivé sur les plages de l'Atlantique.

Bataillon Violette

Soyez heureux, mon cher Fred, votre but est atteint, nos sans-culottes que vous avez fait revivre avec tant de vérité vont se reconnaître dans les portraits vifs et incisifs que vous avez tracés. Bissou, Bissetou, Loin-du-Ciel, Rasemotte, Parigot, Roger, Léon, Charlot, Phiphi, l'Eclair prennent, avec le recul du temps, une nouvelle dimension. Ils sont là, sous nos yeux, accomplissant avec un courage tranquille les missions les plus difficiles, les plus dangereuses. Leur vie ne tient souvent qu'à un fil, celui de la chance et de la rapidité de leurs réflexes. Soldats de l'ombre, ils vivent dans l'ombre, en attendant que le soleil de la Victoire vienne les illuminer. Car, la Victoire, eux, ils y croient ! Ils n'en ont jamais douté. Ils n'ont jamais désespéré, mais ils savent aussi que le chemin sera long, semé d'embûches, et que beaucoup d'entre eux tomberont avant la fin.

C'est d'abord vers ceux qui ont laissé leur vie dans cette grande aventure que vont notre souvenir et notre gratitude : les morts du Pont-Lasveyras, assassinés lâchement par un ennemi sans honneur, ceux du Mas de Sarrazac et de Laurière, écrasés sous le nombre, ceux tombés dans les combats de Périgueux, Le Pizou, Angoulême, Saintes, Le Chapus, qui, par leur courage et leur sacrifice, ont forcé l'admiration de tous ; ceux enfin, morts au champ d'honneur sur le front de la Seudre, à Royan et au débarquement de l'île d'Oléron.

Je n'oublie pas non plus les nombreux blessés du Bataillon, qui portent encore dans leur chair le lourd tribut à la victoire.

Je pense aussi à tous ceux qui nous ont quittés depuis : mon frère Milou, Spack, Ségui, Garrigue, Boissard, Roche, Néné Blanchard, Gardette, Jean Géraud, le père Dufour dit « Char d'Assaut », Gabard, Marc Roques, Chapeyroux, Fayol-Fricout...

Mais la vie continue, et ceux qui restent ont l'impérieux devoir d'assurer leur souvenir. Vous y avez, par votre livre, largement contribué. Soyez-en remercié au nom de tous.

Je veux insister, plus que vous ne l'avez fait, sur l'action capitale de ceux que l'on appelait les « légaux ». Ces hommes et ces femmes ont toujours, dans des circonstances difficiles, accompli leur devoir simplement, mais sans défaillance. Ils étaient la structure de base qui rendait la vie possible aux maquisards. En effet, par les froides nuits d'hiver, ils offraient souvent à nos petits gars l'abri douillet de leur maison chauffée et leur table de famille. Ils assuraient les liaisons, jour et nuit, entre les différents groupes. Ils consolait et reconfortaient les plus faibles. A la belle saison, ils les ravitaillaient dans les bois. C'était un travail ingrat, sans panache, mais tellement utile et indispensable pour la vie de nos maquisards ! Je les vois encore, calmes et décidés, confiants dans l'issue de notre combat : Marc Roques ; Léon Devaud ; Chouly, dit « Grand-Louis » ; Audevard dit « Le Frisé » ; André Bouchardie ; Ricou, de la Favardie ; Crozetièrre, de La Cour ; Désiré Mouton, Paul Serre, Néné Galvagnon, de Saint-Sulpice ; Faurel, de l'Hépital ; Denis dit « Pirolas », meunier au grand cœur ; Paulin Boyer et sa fille Marie-Louise, toujours prête à partir en liaison ; Jules Pigeassou et Maury dit « Maurissou », des Péronias ; Crozetièrre, du Poirier ; toute la famille Chapeyroux, de Sarrazac, sans oublier l'admirable Monique qui nous a rendu tant de services ; Valentin Roux ; Raymond Lasjaunias dit « Tourtiéroux » ; Debord, de la Vigne ; Maria Montpion, qui nous a si souvent cachés dans sa maison ; Pouquet, du Gabessou ; Roger Thomasson ; André Bonnet ; Mougenot, instituteur à Sarlande, dont l'appartement avait été transformé en dépôt d'armes ; Pierre Lafaurie ; Jean Lagorce ; Emile Chouly ; Fernand Girardeau ; Henri Bonnet ; Emile Métrau ; Louis Chateau ; Marie Bouchardie qui vivait à La Favardie dans la même maison que les maquisards qu'elle appelait ses enfants ; Roger Blondy, toujours sur la brèche au Queyroi et qui ne dormait pas souvent ; Léon Rousseau, grièvement blessé lors de l'arrestation des sbires de la Gestapo, et j'en oublie...

Mais il en est deux que je n'oublie pas. C'est d'abord le docteur Lacote, médecin à Paysac. Nuit et jour sur les routes, il a consacré son temps et sa peine au service du maquis. Nos malades avaient priorité absolue sur tous les autres. Nos

Bataillon Violette

blessés étaient soignés sur place chaque fois que cela était possible et, bien souvent, évacués sur Clairvivre dans sa voiture. Le docteur Lacote et son ami, le docteur Warter, étaient à notre service en permanence. Quelle tranquillité d'esprit d'avoir une telle équipe à sa disposition ! De plus, Lacote, qui pouvait circuler partout, faisait nos liaisons et nous apportait des renseignements de première importance. C'était vraiment pour nous la Providence. De plus, il a fait naître mes enfants et, pour tout cela, ma reconnaissance lui est acquise à tout jamais.

C'est aussi Fernand Devaud, maire de Savignac-Lédrier, dont la maison et la mairie étaient un véritable arsenal. Il avait organisé, avec Raoul Audrerie, chef du maquis de Payzac, un authentique bureau d'engagements pour la Résistance. C'était la plaque tournante de l'A. S. Nombreux sont ceux qui sont arrivés, un jour ou une nuit, chez Devaud, un peu perdus, souvent inquiets, venant de loin. Ils ont toujours trouvé dans cette maison un accueil chaleureux et aussi l'assiettée de soupe qui remettait le moral au beau fixe.

Je n'oublie pas non plus les résistants de Saint-Yrieix qui m'ont apporté leur concours et leur aide : Léon et Georges Michelin, Michel cinéma, Marcelle et Bébert Bordes, Fernand Robert, Henri Coineau, qui nous a fourni l'essence indispensable à nos voitures, avec la complicité d'André Bonnet ; Mme Misme et son mari décédé depuis, Doudou Virideau, André Salesse, Abel Bonnet, Léonce Dufour, Pierre Robert dit « Popeye », Frédou Bordes, Louis Lagorce, Camille Duclaud, mon ami d'enfance dont le soutien et les conseils m'ont toujours été si précieux, Victor Spéranza dit « Totor », Pierre Joyon qui, dès son retour de captivité en juin 1943, s' enrôla dans l'A. S., René Fabrègue, imprimeur, qui n'a jamais hésité à nous fournir les fausses cartes d'identité et les tampons nécessaires à leur établissement, le docteur Jacques Boutard, à l'époque maire du Chalard, qui n'a jamais ménagé son temps et sa peine, et vous-même, mon cher Fred qui, après avoir marqué votre passage dans le maquis de Châlus où vous avez organisé et reçu de nombreux parachutages, êtes venu au

BATAILLON avec Dédé Bugeau, Binou et Boxeur Pauzat, François Taillaumas dit « Taillaud », et toute l'équipe de Saint-Yrieix. C'est grâce à eux qu'a pu être créée cette unité si précieuse qu'était la Section Spéciale de Sabotage (S. S. S.). Il fallait le dire.

Au fil des pages, le BATAILLON VIOLETTE devient une unité qui, dans le cadre de la Brigade Rac, forme le 3^e Bataillon du 50^e R. I., ce magnifique régiment commandé par le colonel Cézard, dit Rac, notre grand patron de Dordogne-Nord.

Le Bataillon Violette participe à tous les combats de la Libération. Vous l'avez écrit, et bien écrit.

Je voudrais revenir un peu sur la venue du général de Gaulle, à Saintes. Vous avez l'air de dire que les deux compagnies chargées de rendre les honneurs, une à Cognac avec le capitaine Coldebœuf, une à Saintes avec le lieutenant Spack, étaient mal vêtues, et que cela avait été calculé afin d'obtenir du général de Gaulle des tenues neuves. Je dois dire que je n'étais pas au courant et que je ne le crois pas trop. Pourtant, à la réflexion, il n'est pas impossible que Spack ait monté cette opération. C'était tout à fait dans la ligne de son caractère. Quoi qu'il en soit, et si c'est grâce à cette mise en scène que l'Intendance nous a débloqué rapidement des tenues neuves, il a bien « joué le coup » et il mérite toute notre reconnaissance, même à retardement.

Il est aussi un point qui me semble important, et je tiens à donner mon sentiment qui n'a pas changé avec le temps.

Après Saintes, notre marche en avant fut stoppée. Des pourparlers étaient engagés par le Commandant Meyer, de la Marine, avec les officiers allemands de Royan, Rochefort et La Rochelle. Je pense, comme j'en avais l'intention à cette époque, que nous aurions dû continuer à foncer derrière les Allemands, et entrer dans Rochefort et dans Royan en même temps que leurs troupes désorientées qui se repliaient. En effet, à ce moment, leurs défenses n'étaient pas en place. Toutes leurs

Bataillon Violette

fortifications et l'artillerie lourde étaient dirigées vers la mer, d'où devait normalement venir l'ennemi. Or, nous les attaquions par la terre, sur leurs arrières complètement désorganisés. De plus, nous avons appris par la suite que le moral de leurs troupes était au plus bas.

Je reste convaincu que le 3^e Bataillon, épaulé par les deux autres bataillons du régiment, soutenu par les formations F. F. I. du secteur, pouvait, par une action hardie et rapide, s'infiltrer, atteindre Royan et obtenir la reddition de la poche.

J'ai lu le livre du Commandant Meyer, et j'ai présent à l'esprit la phrase du colonel Adeline lui répondant dans une conversation :

« Je me demande si mes Maquisards me pardonneront jamais de leur interdire ce succès, mais j'essayerai d'ajourner l'attaque. »

Ainsi fut fait.

Notre élan fut stoppé. Les Allemands se retranchèrent solidement au cours des mois qui suivirent, en retournant vers la terre un système de défense qui s'avéra meurtrier et efficace lors de l'attaque de Royan en avril 1945.

De plus, la ville fut complètement rasée par un bombardement aérien.

Il aurait fallu éviter tout cela.

C'était ce que je pensais à l'Hôtel de Londres, à Cognac, en donnant mes ordres aux commandants de compagnies le dimanche soir 3 septembre 1944.

C'est ce que je continue à penser aujourd'hui en écrivant ces lignes.

Mais on ne refait pas l'Histoire après coup...

Préface

Nos soldats ont souffert dans les marais, dans la boue, sous la pluie, pendant de longs mois et cela ne les a pas empêchés de se conduire magnifiquement, comme toujours, lors de l'attaque de la poche de Royan et du débarquement dans l'île d'Oléron.

Voilà, mon cher Fred, ce que j'avais à dire sur ce livre. Il m'a enchanté et je ne doute pas qu'il apportera à ses nombreux lecteurs une vision exacte du rôle de la Résistance et de ses Maquis dans notre région.

Mais, avant de terminer, je veux vous dire, au nom de nos anciens soldats, toute notre gratitude d'avoir accepté que le bénéfice de la vente de ce livre soit versé intégralement dans la caisse de notre Amicale. Je n'en attendais pas moins de votre désintéressement.

Nous pourrons ainsi entretenir nos monuments, organiser nos cérémonies anniversaires et, qui sait, peut-être élever de nouveaux monuments sur les lieux mêmes de nos combats, qui sont nombreux.

Encore une fois, mon cher Fred, vous avez bien servi le Bataillon Violette.

Merci.

Commandant VIOLETTE.

Les auteurs ont voulu que le lecteur se rende compte de l'état de la science à l'époque de la publication de cet ouvrage. Ils ont donc inséré dans le texte de nombreuses références bibliographiques. Ces références ont été choisies de manière à ce qu'elles soient utiles à la fois pour le lecteur et pour le chercheur. Elles ont été classées par ordre chronologique, de la plus ancienne à la plus récente.

Il est à noter que les auteurs ont voulu que cet ouvrage soit accessible à un large public. Ils ont donc évité de recourir à un langage trop technique. Ils ont également veillé à ce que l'ouvrage soit bien structuré et facile à lire. Ils ont enfin veillé à ce que l'ouvrage soit bien illustré et que les figures soient de bonne qualité.

Les auteurs ont voulu que cet ouvrage soit utile à la fois pour le lecteur et pour le chercheur. Ils ont donc inséré dans le texte de nombreuses références bibliographiques. Ces références ont été choisies de manière à ce qu'elles soient utiles à la fois pour le lecteur et pour le chercheur. Elles ont été classées par ordre chronologique, de la plus ancienne à la plus récente.

Les auteurs ont voulu que cet ouvrage soit accessible à un large public. Ils ont donc évité de recourir à un langage trop technique. Ils ont également veillé à ce que l'ouvrage soit bien structuré et facile à lire. Ils ont enfin veillé à ce que l'ouvrage soit bien illustré et que les figures soient de bonne qualité.

Les auteurs ont voulu que cet ouvrage soit utile à la fois pour le lecteur et pour le chercheur. Ils ont donc inséré dans le texte de nombreuses références bibliographiques. Ces références ont été choisies de manière à ce qu'elles soient utiles à la fois pour le lecteur et pour le chercheur. Elles ont été classées par ordre chronologique, de la plus ancienne à la plus récente.

Commissaire de la République

Préhistoire

BISSOU avait fait son temps au 50^e à Périgueux en 1925. Il n'avait pas été un grand « militariste », mais enfin il n'avait pas eu d'histoires.

De retour à Sarlande, une mine lui explosa en pleine figure à la carrière de pierres où il travaillait. Il quitta tout de même le chantier, avec une oreille dans sa poche, et un œil arraché. Réformé, il ne servit pas en 1939-1940.

C'était pourtant un sacré gars, bâti en athlète, tout en muscles.

Le travail de la terre, auquel il avait toujours été voué, en avait fait un être d'une robustesse exceptionnelle.

Célibataire à trente ans passés, il était certain qu'il ne se marierait pas. Réputé pour être « bon de service », c'était le meilleur garçon de la terre, mais il ne fallait pas lui manquer.

Bataillon Violette

Il acceptait qu'on l'appelât Bissou ; c'était son sobriquet officiel. Il s'appelait en réalité Chouly.

Pourquoi l'appelait-on Bissou ? Nul ne l'a jamais su. Un jour, un plaisantin l'aborda d'un « Bonjour Bisset » qu'il croyait spirituel ; farouchement, Bissou lui décocha un magistral coup de poing pour le rappeler aux convenances.

Tel était l'homme, un tantinet original et quelque peu sauvage.

Bissou ne lisait jamais un journal ; mais, quoique habitant Sarlande, bourgade perdue au milieu des bois, aux confins de la Dordogne et de la Haute-Vienne, il était au courant de tout. Il avait su l'appel de de Gaulle, au soir du 18 juin 1940 à la radio ; il avait su l'armistice ; mais, Sarlande étant éloigné des grandes routes, il n'avait pas été témoin de la débâcle.

L'année 1940 s'était terminée à peu près comme les autres, et l'année 1941 semblait devoir ressembler aux précédentes ; Bissou travaillait dans les bois, sauf l'été, où il se louait pour les travaux. A vrai dire, il y avait peu de changements dans sa vie.

Au cours de l'hiver 1941-1942, le tabac fut rationné ; dès lors, Bissou comprit qu'il y avait quelque chose de changé. Il s'en montra irrité contre les Allemands, puis contre le régime de Vichy qu'il mit dans le même sac.

C'est ainsi qu'il devint un opposant au régime créé par l'armistice ; il n'eut qu'un pas à faire pour devenir un Résistant.

Au village, il y avait deux gars qui, tous deux, se prénommaient René : René Ségui et René Tallet. Bien que parlant peu, ils passaient l'un et l'autre pour ne pas avoir accepté la défaite. Tous deux avaient été mobilisés dans l'aviation.

Ségui, dont les parents tenaient à Sarlande le café-épicerie qui est à l'angle de la place, entre l'église et la salle des fêtes, était un blondin aux yeux bleus, perdus semble-t-il dans un rêve sans fin. A sa naissance, une bonne fée l'avait, dans son

berceau, touché de sa baguette, et lui avait dit : « Toi, tu auras la bosse de l'aviation. »

A 19 ans, en 1930, il avait eu son brevet de pilote civil avant de partir dans l'armée. Il y fut remarqué pour son calme et son sang-froid, et devint moniteur de pilotage.

N'acceptant pas la vie de garnison, il fut libéré comme sergent, et choisit de revenir à Sarlande, où il prit aussitôt l'initiative de créer un garage à côté du toit paternel. C'est là qu'il fut rappelé en août 1939.

Il passa toute la drôle de guerre à former des pilotes au centre de Bassillac près de Périgueux, et fut nommé sergent-chef.

Dès juillet 1940, après l'armistice, il était de retour à son garage, et, bien que le travail ne lui ait pas manqué, il se rongea tout l'hiver 1940-1941.

Au printemps, n'y tenant plus, il partit pour Marseille avec l'intention de gagner la France Libre.

Dans la foule grouillante de la Canebière, il aperçut un de ses anciens capitaines : « Mon Capitaine ... mon Capitaine ... ». Et, se tenant, tout interdit, il ne savait trop quoi lui dire, hésitant à lui confesser pourquoi il était à Marseille.

Le regard franc et loyal de l'officier mit Ségui en confiance, et il dit tout ce qu'il avait sur le cœur, les raisons qui le poussaient à quitter la France.

Où est-on plus isolé que dans une foule ? Les deux hommes toutefois parlaient bas, jetant des regards sur ceux qui les approchaient de près.

« Mon cher Ségui, reprit le Capitaine, pourquoi tenez-vous tant à vous expatrier ? Ce serait peut-être bien si vous étiez sûr de trouver un poste et d'y être utile, mais je devine que vous allez errer longtemps, et je ne puis personnellement vous donner aucun tuyau précis. A mon avis, il vaut mieux que vous rentriez chez vous ; c'est là, dans votre milieu, parmi tous les

Bataillon Violette

désseparés que vous cotoyez chaque jour, que vous aurez à effectuer la meilleure besogne. La lutte clandestine contre les Allemands veut des hommes courageux et actifs. J'appartiens moi-même au réseau créé par le général Cochet, qui est actuellement au Ministère de l'Air à Chamalières. Tous les huit jours je reçois directement de lui des instructions sur ce que j'ai à faire ; j'exécute, et je m'en trouve bien. Moralement, il n'y a rien de mieux. Croyez-moi, Ségui, faites comme moi. Je vais vous faire envoyer directement la circulaire hebdomadaire.

Ségui, revenu à Sarlande, après son escapade, reprit son activité comme par le passé, mais il eut dès lors, dans le regard, une certaine flamme que remarquèrent ses proches.

Parti désespéré quelques jours plus tôt, il revenait avec une raison d'être.

Le pli arrivait discrètement chaque semaine, par la poste : Ségui s'écartait pour le lire, et conservait religieusement les pauvres feuillets tapés à la machine, dans un vieux portefeuille caché dans le garage. C'était peu de chose, ce papier pelure, mais Ségui se rendait compte qu'il était quelque chose de considérable et de sacré pour lui : tout son espoir dans le renouveau et le relèvement de la France.

Le général Cochet fut arrêté en juin 1942.

Entre-temps, Ségui avait été mis en rapport avec le colonel Giovanni, dont le nom de guerre était Jove.

Il devint homme de liaison, et, on peut dire, le bras droit de Jove, qui, à ce moment, début 1942, était installé à Saint-Yrieix, rue du Bost-Saint-Hilaire, dans une petite maison derrière la gare. Là étaient centralisés tous les renseignements militaires du Sud-Ouest.

Ces renseignements étaient transmis tous les jours à Londres par radio. Le poste émetteur et l'homme qui s'en servait étaient cachés chez les uns et chez les autres.

Après trois émissions sur longueurs d'ondes différentes, il fallait déménager pour ne pas être repéré par les voitures radiogoniométriques allemandes qui patrouillaient partout.

On se rend compte du travail journalier considérable qu'avait Ségui qui avait pris, dans le réseau Jove, le nom de Violette (1).

Un jour, la police allemande ceintura la rue du Bost-Saint-Hilaire ; Jove réussit à s'enfuir, mais une souricière était tendue, et le Commandant Ledot, adjoint de Jove, fut pris. Il fut conduit à Limoges, à la Gestapo. Pour lui faire donner le nom de ses complices, ses bourreaux le martyrisèrent tant — lui arrachant notamment des lambeaux de chair, ce qui lui provoqua des plaies qui s'infectèrent — qu'il mourut peu après dans sa prison.

Heureusement, Ségui — prévenu à temps par des amis de Saint-Yrieix — regagna Sarlande. Son signalement était entre les mains de la Gestapo ; il fut obligé de prendre les bois. Il vécut dès lors quelque temps dans une cabane, sa présence n'y étant connue que de sa famille et de René Tallet, son ami (2).

Ce dernier, beaucoup plus jeune que Ségui — il est né en 1919 — s'était engagé dans l'aviation à la déclaration de guerre de 1939 ; il voulait devenir pilote de chasse, mais la guerre se termina avant qu'il eut terminé ses stages.

Il revint au Queyroi, à côté de Sarlande, où il vécut avec sa mère et son frère Milou, de deux ans son cadet.

(1) Le travail de Jove et de son réseau d'agents n'était pas seulement de collecter des renseignements pour les transmettre à Londres, mais aussi de recueillir et de cacher les aviateurs alliés abattus quelque part en France.

Il s'agissait ensuite de les faire rentrer en Angleterre par l'Espagne.

Ce ne fut pas une petite besogne. L'histoire de la récupération et du camouflage de ces aviateurs pourrait faire un gros livre. Il y en eut qui voyagèrent dans des camions-citernes, d'autres travestis de mille manières, mais toujours sourds-muets, c'était la grande consigne.

(2) C'est depuis cette date que René Tallet prit le nom de Violette. Ségui lui avait dit : « Tu n'es pas brûlé comme moi, tu vas donc continuer mon travail dans le réseau Jove. Il ne faut rien changer et c'est toi qui sera Violette. » A quelque temps de là, René Tallet est contacté par Abel Delahaye, garagiste à Thiviers, au nom du mouvement *Combat*. Il adhère et dit : « Mon nom de guerre est Violette. » Ce nom lui est resté.

Bataillon Violette

Il feignait de s'intéresser à l'exploitation du domaine familial, mais son esprit, comme celui de Ségui, était ailleurs ; il rêvait à des ailes françaises revivifiées et victorieuses.

Il n'y avait plus d'essence pour rouler. Ségui, grimé, sorti de son bois, allait à bicyclette, parce que c'était plus simple. Tallet avait décidé d'avoir une voiture à gazogène, sur le toit à galerie de laquelle étaient empilés quantité de sacs de bois coupés en petits morceaux : c'était le combustible.

Naturellement, cette voiture était toujours en panne, et les deux René se retrouvaient au garage ; ils ne se disaient rien, mais leurs regards parlaient ; leur conscience était en repos, ils étaient gais comme des pinsons.

Bissou n'avait ni vélo, ni auto ; mais, curieux comme une chouette, il n'allait ou ne revenait jamais du travail sans passer par le garage : il venait aux nouvelles.

Volontaire avant la lettre, il savait qu'il recevrait des consignes ; il ne savait pas lesquelles, mais il se sentait prêt à les remplir.

La lumière vient d'en haut

QUI aurait pu se douter, tant à Champagnac-de-Bélaïr que dans tout le Nontronnais, que l'honorable tabélon local, M^e Charles Serre, qui, en raison des difficultés de circulation, roulait régulièrement à bicyclette, une serviette bourrée de papiers attachée au cadre, n'était autre que Yvette — plus tard Bareau — chef du secteur nord de la Dordogne pour « Combat » ?

Mais qui savait qu'il existait à ce moment — nous sommes encore en 1942 — un mouvement « Combat », un mouvement « Libération », un mouvement « Franc-Tireur » ?

Ils avaient chacun leurs troupes et leur organisation, mais ils étaient conçus sur le même type, nécessité par la clandestinité.

Presque toujours, dans les débuts, ces mouvements s'ignoraient, ce qui compliquait tout.

Bataillon Violette

Il fallut attendre 1944 pour que le M. U. R. (Mouvement Uni de Résistance) coordonne l'ensemble, sous la direction du C. N. R. (Conseil National de la Résistance).

C'est depuis ce moment que les combattants issus des divers mouvements prirent le nom de F. F. I. (Forces Françaises de l'Intérieur).

Ainsi Charles Serre, notaire à Champagnac-de-Bélaïr, jouant l'homme d'affaires surchargé de besogne, tirait savamment les ficelles de « Combat » dans toute la région Dordogne nord. Le département de la Dordogne était divisé en deux secteurs principaux : Nord et Sud ; plus tard il y eut le secteur Centre. Il faisait partie de la R. 5, dont le responsable à l'époque était Gaston Hyllaïre, dit Léonie (1).

C'est lui qui pressentait les adhérents et se chargeait de les contacter : rôle infiniment délicat et dangereux. C'est lui encore qui « montait » à Paris tous les mois, prétextant une affaire importante ; il se rendait aux séances du C. N. R., d'où il rapportait une serviette archi-bourrée qui contenait des mitraillettes démontées, du plastic, des crayons à retardement : tout l'arsenal du parfait terroriste.

Il fallait tromper l'Allemand à l'affût, dont les services de police, la Gestapo, de sinistre mémoire, travaillaient à plein rendement, aidés d'indicateurs français : les infâmes « collabos ».

Pour ce travail, nul n'était mieux qualifié que M^e Serre ; les tempes déjà argentées, toujours bien mis, d'une politesse raffinée, semblant sans cesse discuter affaire avec des clients, il inspirait, comme disent les Anglais la « respectability ».

Yvette, soldat sans uniforme, risquait sa vie à chaque instant.

(1) Il avait été décidé que, sauf exception, tous les hommes portaient des noms de femme.

Sans faiblir, il tint sa place de grand commis voyageur du mouvement Combat et de grand organisateur, jusqu'à son arrestation le 22 janvier 1944 (1).

Le principe du cloisonnement est à la base de cette organisation, où l'autorité vient d'en haut.

A la tête du secteur, il existe un chef qui, *seul*, est en contact avec les organisations extérieures départementales et nationales.

Il a sous ses ordres directs un adjoint et des chefs de service : S. R. = service de renseignements, N. A. P. = noyautage des administrations publiques, A. S. = armée secrète.

Ceux-ci ne se connaissent pas entre eux. Le chef de secteur connaît nécessairement les chefs de sous-secteur ; au-delà, il ne doit connaître personne, et surtout *personne ne doit le connaître*.

Il en est de même pour le chef de sous-secteur, qui est placé entre son chef direct, le chef de secteur, et les chefs de *trentaines*, qu'il a mission de détecter et de contrôler.

Le chef de trentaine n'a d'ordre à recevoir que du chef de sous-secteur, et il commande *cinq chefs de sixaine*.

Le chef de sixaine, tout au bas de la hiérarchie, ne sait les noms que de ses six combattants ; il ne dépend que du chef de trentaine.

Les participants de l'équipe de base, nécessairement, se connaissent entre eux : il ne peut en être autrement.

Il est évident que la Gestapo se trouve dans la nécessité de torturer à mort tant et tant de résistants arrêtés, pour les faire

(1) Ce fut au cours d'un voyage à Paris. Il fut arrêté, torturé, puis déporté à Dachau. Il revint en Dordogne en mai 1945. Il représenta le département à l'Assemblée consultative, et mourut prématurément en 1947 au moment où il prenait, à Paris, la direction du journal *Combat*.

Bataillon Violette

parler et leur faire dire les noms de ceux avec lesquels ils travaillent. En général, si elle obtient un nom, c'est un nom de guerre qui ne lui sert pas à grand-chose. Elle peut alors achever sa victime ou l'envoyer dans un camp de la mort ; elle progresse difficilement pour démanteler le mouvement et reconstituer les maillons de la chaîne.

A vrai dire, l'organisation théorique s'avère difficile. La voie hiérarchique qu'est le cloisonnement manque de souplesse et conduit à des pertes de temps. Il faut aller souvent trouver l'intéressé directement. Et puis il arrive que le maillon casse, il faut le remplacer ; il arrive aussi qu'il grince ; il y a des rivalités, des incapables ; il faut de l'huile dans les rouages, des nettoyages. Ça ne marche pas tout seul... et cependant, l'action progresse.

Une première grande réunion des chefs de sous-secteurs a lieu le 15 juillet 1943 chez Yvette, à Champagnac-de-Bélair. Tout le monde n'est pas venu ; il y a des hommes brûlés qui ne se déplacent pas, pour ne pas donner l'éveil.

Il y a là tout de même Christian ; il est l'adjoint d'Yvette, et prendra automatiquement sa place après son arrestation. Il s'appelle aussi Collet. Au débarquement, il sera le Capitaine Rac, chef du secteur nord. Il deviendra le Colonel Rac quand le régiment Dordogne-nord prendra l'écusson du 50^e. Il est aussi, pour l'instant, le chef du sous-secteur de Thiviers.

Presque tous les autres sous-secteurs sont représentés :

Nontron, Bussière-Badil, Champeaux et Vieux-Mareuil :
DE PRÉVOST et BOUHAREL (REBECCA) ;

Piégut-Pluviers : MASSY ;

Saint-Pardoux-la-Rivière : MOUGNAUD (LE LION) ;

Brantôme : COHEN (COLLIN) ULLMANN ;

Marthon et Montbron : LETHEUIL (GRAND-PÈRE) ;

Champagnac : DANIEL ;

Agonac : GÉZÉQUIEL ;

Lanouaille, Sarlande et Payzac : VIOLETTE (qui n'assiste pas à la réunion) ; ce dernier secteur est le fameux *L. S. P.* (Lanouaille, Sarlande, Payzac).

Les décisions prises sont les suivantes :

1° Faire une propagande intense, en vue d'empêcher les départs de travailleurs en Allemagne ;

2° Fabriquer le plus de faux papiers possible pour permettre aux réfractaires obligés de quitter leur domicile de se camoufler ;

3° Constituer des maquis de trente hommes, pas plus, la Résistance civile, les légaux (1) étant chargés de leur ravitaillement ;

4° Pousser le recrutement des cadres, tant militaires que civils ;

5° Récupérer tout l'armement possible, et dévaliser les dépôts ennemis en armes, munitions, véhicules et vêtements ;

6° Créer des équipes de parachutages prêtes à intervenir sur les terrains dont les coordonnées, d'après les cartes Michelin, ont été envoyées à Londres ;

7° Empêcher le ravitaillement de l'ennemi, arrêter les collectes de blé et de légumes, saboter les batteuses, paralyser les transports ;

8° En cas de débarquement, sur ordre du chef de secteur :

a) Regrouper le personnel dans les refuges reconnus et installés à l'avance avec, si possible, dépôts de vivres, armes, munitions, médicaments, véhicules ;

b) Opérer, sur ordre, les sabotages ferroviaires et routiers prévus ;

c) Entamer la lutte ouverte, pour empêcher le passage des troupes allemandes ; étudier au préalable le terrain en vue de cette action, notamment par la préparation des embuscades ;

d) Occuper, dans chaque localité, les édifices publics, mairie, gendarmerie, poste, gare, dépôt de vivres ;

e) Rétablir, dès que possible, une fois le pays libéré, la vie normale, notamment le réseau téléphonique et la libre circulation.

(1) Les légaux : ainsi appelés, car ils vivaient sous leur identité réelle, chez eux.

Bataillon Violette

Ce plan sera réalisé.

Mais, que de tâtonnements au début, que de difficultés.

Il y a ceux qui se dégonflent, ceux qui parlent trop.

D'une manière générale, les mots de passe finissent par être connus de tout le monde, ainsi que certains indicatifs de la B. B. C. Or, la radio de Londres, les services de renseignements allemands l'entendent aussi bien, sinon mieux, que les résistants. Il ne faut absolument pas que les messages en langage convenu soient traduits en clair.

Cette radio est indispensable, elle renseigne à propos de tout sur la marche des événements ; elle est ensuite le grand moyen de liaison, coiffant et complétant tous les autres.

C'est le soir, ... à Sarlande, on est loin de tout, en plein bled, dans l'endroit bien camouflé où se trouve le poste ; il y en a un chez Tallet, au Queyroï, et un aussi chez Ségui ; les amis sont là, retenant leur souffle à l'heure du communiqué.

Il y a là Spada, Léon, Roger, Janot, Raymond, Bissou, Bissetou, Bissetillou, bref, toute la famille Chouly qui comprend aussi Grand Louis et quelques autres ...

BR ... BR ... BR ... talala ... talala ... talala ...

On entend quand même : « Ici Londres, les Français parlent aux Français. »

L'hiver 1942-1943, c'est la déroute allemande à Stalingrad. Il fait moins 30° ; l'armée Paulus tout entière est prisonnière ...

On se regarde, on se donne des coups de poing dans l'estomac, on rigole silencieusement et on se glisse dehors comme des ombres pour éviter de faire jaser les commères.

La Résistance avec un grand R est bien une organisation clandestine, mais elle est aussi un climat : elle a ses heures sombres et aussi ses beaux jours.

La lumière vient d'en haut

Les visiteurs du soir aux postes de radio camouflés, ceux que nous venons de voir, portent dans leur regard une certaine flamme ; ils ont des regards fiers, des regards de vainqueurs.

1913
The Journal of the Royal Society of Medicine
Volume 6, Part 1, January 1913
London: The Royal Society of Medicine, 1913



René TALLET
Pilote de chasse 1940

Dans les bois...



Rencontre :
paysan et maquisard



Moment de détente



Corvée de pluches



L'exercice



Les mitraillettes "Sten"



au ratelier

Parc auto



Panne sèche



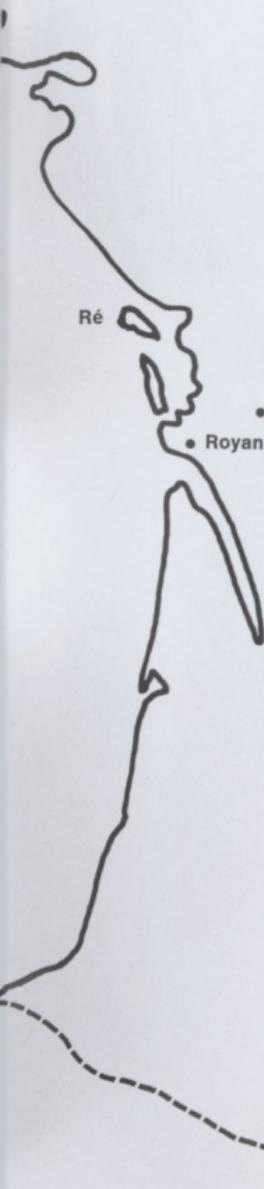
Le seul moyen de s'en sortir



Plus de démarreur



Ouf ! ça tourne



Ré

- Saintes
- Royan
- Angoulême
- Limoges
- Saint-Yrieix
- Sarlande
- Le Pont-Lasveyras
- Périgueux
- Le Pizou



IV^e RÉPUBLIQUE

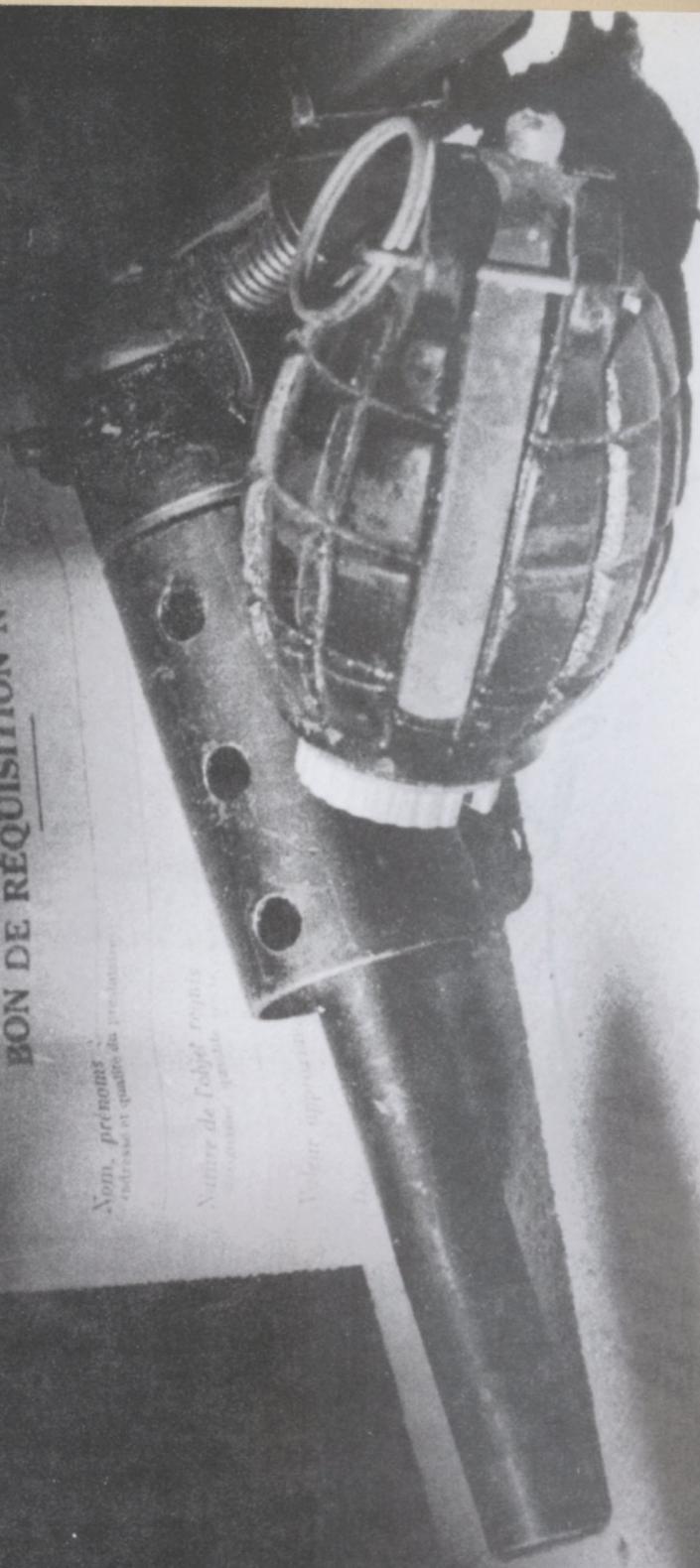
BON DE RÉQUISITION N°

Les usages des
inscriptions de la
réquisition

Nom, prénoms
adresse et qualité du preneur

Nature de l'objet requis

Valeur approximative



Les maquis

LA RADIO le dit tous les jours : « Le Boche qui est en France fera bientôt un prisonnier ou un mort. »

En attendant, il est encore terriblement fort.

En novembre 1942, il a envahi tout le territoire, et maintenant en ce début de 1943, il est partout.

La lutte pour le « bouter dehors » ne peut être que sournoise ; pas question d'opposer des divisions à ses divisions. La guérilla même, pour l'instant, est prématurée. Au reste, il a été mis noir sur blanc, dans chaque région, conformément aux directives du C. N. R., tout un programme d'action.

Une extrême prudence est recommandée, la presque totalité de ceux qui se sont enrôlés et qui comptent combattre dans l'A. S. doivent rester chez eux sans se dévoiler. Ils doivent demeurer pour l'instant des légaux : leur devoir consiste seulement à être connus de leur chef direct, auquel ils doivent être prêts à obéir.

Bataillon Violette

Les autres, les compromis, les évadés d'Allemagne ou de prisons et, bientôt, les centaines et les milliers de jeunes convoqués pour le travail obligatoire en Allemagne (STO) doivent se cacher : ils n'ont pas d'autres ressources que le Maquis.

Certains tentent bien de trouver place sur un bateau qui va en Afrique du Nord, mais c'est très difficile ; le contrôle dans les ports, à l'embarquement, est très strict.

D'autres décident de traverser l'Espagne : la chose paraît aisée, il y a des passeurs, qui font franchir la frontière ; mais une fois de l'autre côté des Pyrénées, les gardes civils constituent un réseau serré : les hommes pris sont enfermés dans des camps provisoires, où l'on crève de faim : à la fin de 1943, il y a plus de 30 000 internés en Espagne. Il vaut donc mieux rester en France.

LE MAQUIS DE SARLANDE

René Tallet est entré dans la Résistance en avril 1942. Infatigable, il recrute tous ceux qui ne peuvent vivre au grand jour.

Il les place chez l'habitant par groupe de deux, rarement trois, avec de faux papiers ; même si ce sont des juifs ou des bureaucrates aux mains blanches, ils sont automatiquement manœuvres ou bûcherons ; la plupart, d'ailleurs, ne sont pas longs à se faire à leur nouveau métier.

Bissou qui, à 20 km à la ronde, connaît tout le monde, est le bras droit de Tallet. Il est employé officiellement maintenant, et de manière permanente, au Queyroi pour éviter tout soupçon.

Il se considère comme le garde du corps nécessaire de Violette. Un jour, ce dernier reçoit la visite de deux braves gendarmes de Jumilhac, venus l'entretenir d'une quelconque banalité.

Au cours de la bataille de Royan, le 16 avril 1945, le III/50^e doit traverser la Seudre de vive force, pour prendre à revers le dispositif ennemi dans la presqu'île d'Arvers. A la marée haute du matin, la première vague (9^e, 10^e, 11^e compagnies) se sert de « lasses » à fond plat, propulsées à la godille. Le reste du III/50^e et le II/50^e vont passer, à la marée du soir, avec des bateaux de pêche à moteur, que Fred est allé chercher à l'Eguille.

La photo ci-dessous le montre, surveillant l'embarquement.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

